

CASTING LA VOIX



samedi 20 mai 2017
médiathèque André Malraux

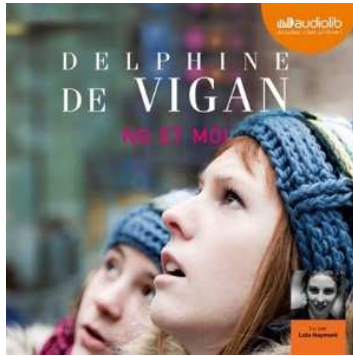
12 titres choisis parmi les sélections 2017 des
Grand Prix du livre audio & du Prix Plume de Paon des lycéens

Il y en a pour tous les goûts : romans français ou étrangers,
classiques ou contemporains, polar, témoignages, journal, ...

Il y en a pour toutes les voix : adolescente rebelle, détective
flegmatique, jeune femme sensible, simple d'esprit...

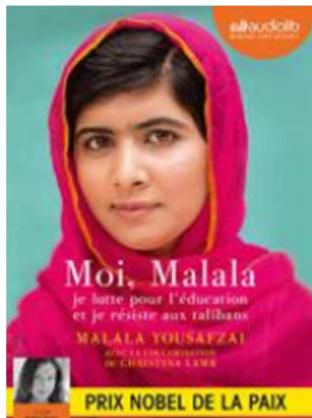
A vous de choisir **le texte** que vous allez nous faire entendre
lors de l'audition.

Inscriptions à partir du 2 mai 2017 sur place
auprès du département Langues et Littératures de la
Médiathèque Malraux ou par téléphone au 03.88.45.10.10 de
12h à 19h



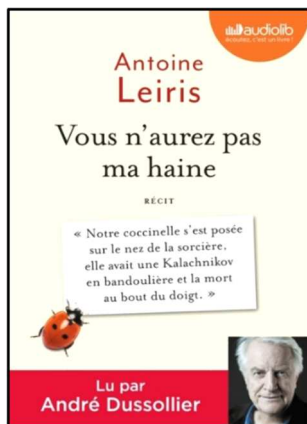
No et moi - Delphine de Vigan

Lou Bertignac a 13 ans, un QI de 160 et des questions plein la tête. Enfant précoce et fantaisiste, elle rencontre un jour, à la gare d'Austerlitz, No, une jeune fille SDF à peine plus âgée qu'elle. Elle décide alors de sauver No, de lui donner un toit et une famille et se lance dans une expérience de grande envergure menée contre le destin. Prix des Libraires 2008.



Moi, Malala, je lutte pour l'éducation et je résiste aux talibans - Malala Yousafzai

Témoignage de cette jeune Pakistanaise, victime de l'obscurantisme taliban, qui gêne les extrémistes par son engagement en faveur de l'éducation des filles dans son pays. Son combat, affirme-t-elle, est bien plus global : dans le monde, plus de soixante millions d'enfants sont non scolarisés. Elle a reçu le Prix Nobel de la paix 2014.



Vous n'aurez pas ma haine - Antoine de Leiris

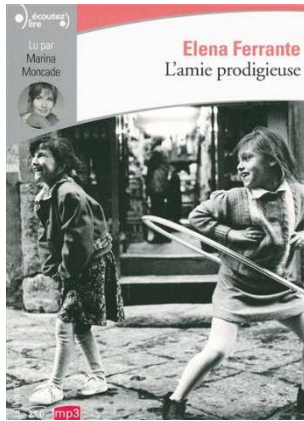
Le journaliste a perdu son épouse durant les attentats du Bataclan le 13 novembre 2015. Peu après le drame, il avait diffusé un message adressé aux terroristes leur signifiant qu'ils n'auraient pas sa haine. Il livre un témoignage sur son quotidien auprès de son fils de 17 mois et sur la nécessité de continuer à vivre.

Prix du livre audio France Culture/Lire dans le noir 2017 (non fiction).



2084 : la fin du monde - Boualem Sansal

En Abistan, le peuple est soumis à un Dieu unique et vit dans la foi sans se poser de questions, sous le joug d'un système de surveillance qui contrôle les idées et les actes déviants. Mais Ati est en proie au doute et cherche à rentrer en contact avec un peuple de renégats qui vivrait dans un ghetto, libéré de l'omnipotence de la religion. Grand prix du roman de l'Académie française 2015.



L'amie prodigieuse – Enfance, adolescence

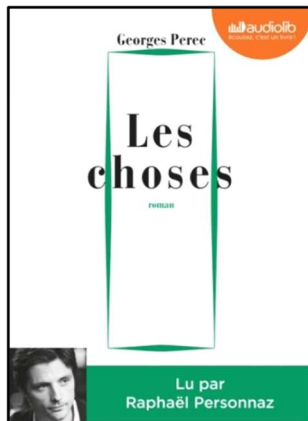
Elena Ferrante

A la fin des années 1950, Elena et Lila vivent dans un quartier défavorisé de Naples. Malgré des études brillantes, Lila abandonne l'école pour travailler avec son père dans sa cordonnerie. Elena, soutenue par son institutrice, étudie dans les meilleures écoles. Prix des libraires du Québec 2016 (roman hors Québec), prix du livre audio France Culture/Lire dans le noir 2017 (fiction).



Des fleurs pour Algernon - Daniel Keyes

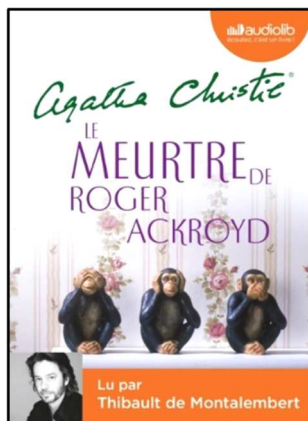
Deux savants, le Pr Nemur et le Dr Strauss, ont mis au point un traitement qui décuple l'intelligence. Ils le testent sur une souris, Algernon. Devant le succès, ils décident d'appliquer leur découverte sur Charlie Gordon, un simple d'esprit, employé aux plus basses besognes dans une usine. Bientôt, Charlie devient l'homme le plus intelligent du monde. Prix du théâtre 2013 pour la pièce.



Les choses : une histoire des années soixante

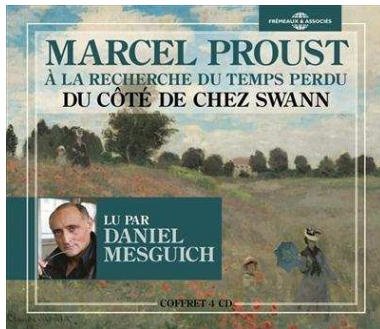
Georges Perec

Georges Perec Sylvie et Jérôme, un couple de jeunes parisiens qui vient de terminer ses études de sociologie, vivent d'enquêtes sur la nouvelle société de consommation. Dans leur petit appartement du Ve arrondissement, ils rêvent de luxe et d'oisiveté. Prix Renaudot 1965.



Le meurtre de Roger Ackroyd - Agatha Christie

A King's Abbot, Roger Ackroyd s'apprête à épouser une jeune et riche veuve lorsque cette dernière se suicide. Dans un courrier qu'elle lui a laissé, elle lui avoue avoir assassiné son mari un an auparavant. Quand Roger Ackroyd lui-même est retrouvé mort, le détective Hercule Poirot enquête en compagnie du docteur Sheppard.



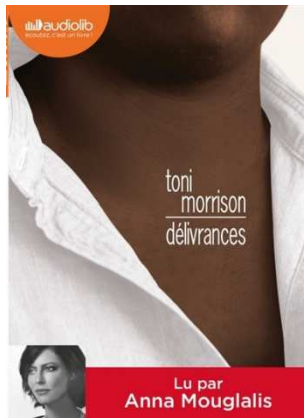
A la recherche du temps perdu du côté de chez Swann **Marcel Proust**

Dans un Paris assombri par la guerre, les mondanités se poursuivent. Le narrateur découvre une ville métamorphosée et des vieux amis méconnaissables, le plongeant dans un questionnement vertigineux sur le passé.



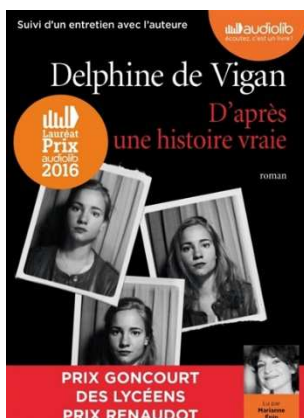
En attendant Bojangles - **Olivier Bourdeaut**

Un petit garçon assiste à l'amour fou de ses parents, un couple fantasque. Mais un jour, les excentricités de sa mère dépassant les limites, son père décide de l'envoyer dans une clinique psychiatrique avant de se raviser et de la kidnapper pour la cacher et la protéger. Prix du roman des étudiants France Culture-Télérama 2016, Grand prix RTL-Lire 2016, prix roman France Télévisions 2016.



Délivrances - **Toni Morrison**

L'histoire de Lula Ann Bridewell, qui se fait appeler Bride, une enfant maltraitée qui a fait un faux témoignage pour plaire à sa mère et passe sa vie à essayer de se racheter en combattant le racisme.



D'après une histoire vraie - **Delphine de Vigan**

Récit de la rencontre de l'écrivain avec L., une femme inquiétante, et de la frontière très mince séparant le réel de la fiction.

Prix Renaudot 2015, prix Goncourt des lycéens 2015, prix Audiolib 2016.

***En attendant Bojangles* - Olivier Bourdeaut**

Peu avant minuit, la foule s'était écartée devant le perron pour dégager une piste de danse en rond. Les couples défilaient, un par un, pour danser devant la chanteuse et son orchestre. Il y avait des couples de vieux qui dansaient avec leurs os fragiles et toute leur expérience, pour eux la danse était presque comme une science, leurs gestes étaient sûrs et millimétrés, ils donnaient l'impression qu'ils ne savaient faire que ça, danser et encore danser, et tout le monde applaudissait pour les féliciter. Les jeunes couples passaient montrer leur fougue cadencée, ils allaient tellement vite que, par moments, on pouvait croire que leurs vêtements aux couleurs vives allaient s'enflammer. En dansant, chaque couple se dévorait des yeux, avec un drôle de mélange entre domination et admiration et, par-dessus tout, une brûlante passion.

Et puis il y avait aussi les couples entre générations et là c'était vraiment trop mignon. Les petits garçons dansaient avec leur grand-mère, les petites filles avec leur père, c'était maladroit, brouillon et tendre mais c'était toujours fait sérieusement, avec application et attention, et rien que pour ça, c'était beau à voir, alors tout le monde applaudissait pour les encourager.

Et puis tout d'un coup, j'avais vu Maman sortir de nulle part pour rejoindre le cœur de la piste en sautillant, une main sur la hanche et l'autre offerte en direction de mon père. Même si elle avait l'air sûr d'elle, j'avais vraiment eu très peur et j'ai pensé qu'ils n'avaient pas le droit à l'erreur. Papa était entré dans l'arène le menton dressé et la foule s'était calmée, par curiosité, pour observer danser les seuls étrangers de la soirée. Après un silence d'une éternité, l'orchestre avait démarré et mes parents avaient commencé à danser doucement en se tournant autour, la tête légèrement baissée et les yeux dans les yeux, comme s'ils étaient en train de se chercher, de s'appivoiser.

Pour moi, c'était beau et angoissant à la fois. Puis la grande dame en rouge et noir se mit à chanter, les guitares s'énervèrent, les cymbales se mirent à frétiller, les castagnettes à claquer, ma tête à tourner et mes parents à voler. Ils volaient mes parents, ils volaient l'un autour de l'autre, ils volaient les pieds sur terre et la tête en l'air, ils volaient vraiment, ils atterrissaient tout doucement puis redécollaient comme des tourbillons impatients et recommençaient à voler avec passion dans une folie de mouvements incandescents. Jamais je ne les avais vus danser comme ça, ça ressemblait à une première danse, à une dernière aussi. C'était une prière de mouvements, c'était le début et la fin en même temps. Ils dansaient à en perdre le souffle, tandis que moi je retenais le mien pour ne rien rater, ne rien oublier et me souvenir de tous ces gestes fous.

Ils avaient mis toute leur vie dans cette danse, et ça, la foule l'avait très bien compris, alors les gens applaudissaient comme jamais, parce que pour des étrangers ils dansaient aussi bien qu'eux.

C'est sous un tonnerre d'applaudissements qu'ils saluèrent la foule, les applaudissements résonnaient dans toute la vallée rien que pour mes parents, et moi j'avais recommencé à respirer, j'étais heureux pour eux, et épuisé comme eux.

Le meurtre de Roger Ackroyd - Agatha Christie

- Imaginons un homme, un homme tout à fait comme les autres, qui n'a jamais été effleuré par la moindre pensée de meurtre. Il y a en lui une trace de faiblesse, profondément enfouie, qui n'a jamais eu l'occasion de se manifester. Peut-être ne l'aura-t-elle jamais, et notre homme finira sa vie honoré et respecté de tous. Mais supposons qu'un incident se produise, un problème d'argent par exemple, ou moins encore. Il peut, par accident, surprendre un secret qu'il serait de son devoir de révéler, celui d'un crime, disons. Son premier mouvement sera d'agir en honnête citoyen, et de parler. Et c'est là que cette trace de faiblesse se révèle, voyez-vous. Il entrevoit une chance d'obtenir de l'argent sans effort. Beaucoup d'argent. Il veut cet argent, il le convoite et ce serait si facile. Il n'a rien à faire pour cela, sinon se taire. Le premier pas est fait.

Puis son appétit grandit. Il lui faut sans cesse plus d'argent, encore plus ! Il éprouve un véritable vertige devant la mine d'or qui s'est ouverte à ses pieds. Il devient gourmand, et son avidité le perd. On peut faire indéfiniment pression sur un homme, pas sur une femme. Car les femmes gardent au cœur un grand désir de vérité. Combien d'époux infidèles emportent tranquillement leur secret dans la tombe ! Mais combien de femmes infidèles ruinent leurs vies en avouant tout à ces hommes-là, leur jetant la vérité à la figure ? Le poids était trop lourd. Dans un moment d'insouciance téméraire qu'elles regretteront après coup, bien entendu-, elles oublient toute prudence et proclament la vérité. Ce qui, sur le moment, leur procure une immense satisfaction. Je pense que, dans notre affaire, les choses ont dû se passer ainsi, n'est-ce pas ?

La tension est devenue trop forte pour la victime, et ce fut, comme dit le proverbe, la fin de la poule aux œufs d'or. Mais pas la fin de l'histoire. L'homme dont nous parlons a peur d'être découvert. Ce n'est plus le même homme que... que seulement un an plus tôt, peut-être. Son sens moral s'est émoussé, c'est bien le mot? Il est désespéré, prêt à tout, car s'il est découvert, il est perdu. Et alors ... le poignard frappe.

No et moi - Delphine de Vigan

Les cours reprennent ce matin, il fait nuit dehors, l'odeur du café flotte dans la cuisine. No est assise en face de mon père, son visage est pâle, fatigué, elle vient sans doute de rentrer. Mon père a les poings posés sur la table comme deux grenades dégoupillées. Il se lève, il a l'air de quelqu'un qui a repris la situation en main. Dans le contexte actuel cela n'a rien de rassurant. Mon réveil vient de sonner, je suis en chemise de nuit, pieds nus, il dit No va s'en aller. Je crois bien qu'il le répète plusieurs fois parce que je reste sans réaction. No va aller dans un centre où on va s'occuper d'elle. Elle a besoin d'aide. No se tait. Elle regarde la table. Je tire le tabouret vers moi, je m'assois, j'ai du mal à respirer alors je me concentre là-dessus, ralentir le rythme, ouvrir la bouche comme un poisson rouge pour absorber l'air, par petites goulées, écarter mes doigts comme des palmes pour résister au courant, garder les pieds bien à plat sur le carrelage de la cuisine.

- Tu comprends, Lou, tu comprends?

Je n'ai pas envie de répondre. Je n'ai pas envie d'entendre ça, ni le reste, les histoires d'assistante sociale, d'aide, de désintoxication, tous ces mots pour rien, des algues microscopiques et nauséabondes à la surface de la mer. On avait dit qu'on allait aider No, nous, jusqu'au bout, on avait dit qu'on serait là pour elle, on avait dit qu'on ne lâcherait pas l'affaire. Je veux qu'elle reste, je veux qu'on se batte, je veux qu'on fasse opposition. Sous la table j'enfonce mes ongles dans mes paumes, au plus profond, pour détourner la douleur, pour qu'elle se concentre et afflue là où elle laissera une trace, visible, une trace qui pourra guérir.

Je prends ma douche, je m'habille, j'attrape mon sac de classe et je les laisse là, tous les deux, mon père continue de lui parler, No ne répond pas, si je pouvais je lui dirais qu'elle n'a qu'à faire comme moi, quand j'étais petite, plaquer ses mains sur ses oreilles pour faire le vide, faire taire les bruits et le tumulte, faire taire le monde assourdissant.

Je cours jusqu'à l'arrêt du bus, j'ai peur d'être en retard au cours de Marin, je n'ai rien avalé et ma tête tourne, je monte par la porte de derrière et me faufile entre les gens, il y a tous ces mots qui s'entremêlent au-dessus de moi, et le bruit du moteur, et celui de la rue, le sang bat à mes tempes, je regarde le panneau électronique avec les noms des stations qui défilent et le temps estimé pour arriver au terminus, je ne regarde que ça, les lettres rouges glissant de gauche à droite, et je compte les voyelles, pour ne pas me mettre à pleurer. J'entre dans le lycée juste après la sonnerie, Lucas m'attend en bas des escaliers, les yeux brûlants je m'avance vers lui, quand j'arrive à sa hauteur ses bras se referment sur moi, je sens mon corps minuscule peser d'un seul coup contre le sien, son souffle dans mes cheveux.

D'après une histoire vraie - Delphine de Vigan

Un soir, alors que nous étions chez lui, je me souviens que François et moi nous sommes disputés. Je crois qu'il s'agissait de psychanalyse (la psychanalyse figure en bonne place parmi nos sujets de désaccord, devant le café allongé, l'usage des citations, la nostalgie, certains auteurs que je défends et qu'il n'apprécie pas, certains films qu'il adore et que je tiens pour des navets, et réciproquement). Nous nous disputons très rarement et cela ne dure jamais plus de dix minutes, mais ce soir-là j'avais saisi la première occasion pour le contredire, c'est quelque chose que je sais très bien faire quand une part de moi décide soudain d'en découdre (heureusement, cela n'arrive pas souvent). Le ton est monté sans que je m'en rende compte. J'étais tendue, il était fatigué, il y avait de l'électricité dans l'air.

Est-ce que chacun de nous a ressenti cela au moins une fois dans sa vie, la tentation du saccage ? Ce vertige soudain tout détruire, tout anéantir, tout pulvériser parce qu'il suffirait de quelques mots bien choisis, bien affûtés, bien aiguisés, des mots venus d'on ne sait où, des mots qui blessent, qui font mouche, irrémédiables, qu'on ne peut pas effacer. Est-ce que chacun de nous a ressenti cela au moins une fois, cette rage étrange, sourde, destructrice, parce qu'il suffirait de si peu de choses, finalement, pour que tout soit dévasté ?

Voilà exactement ce que j'ai éprouvé ce soir-là : j'étais capable de prendre les devants, saboter moi-même tout ce à quoi je tenais, tout détruire pour n'avoir plus rien à perdre. Voilà ce qui m'a submergée, l'idée folle que le moment était venu de mettre fin à tout ça, la parenthèse enchantée et toutes les conneries de ce genre auxquelles j'avais fini par croire, je pensais avoir rencontré un homme capable de m'aimer, de me comprendre, de me suivre, de me supporter, mais en fait non, ha ha, tout cela n'était qu'un leurre, une belle arnaque à laquelle il était grand temps de mettre un terme. Et les mots de la blessure irréparable, je les connaissais, je connaissais le point faible, le talon d'Achille, il suffisait de viser juste, au bon endroit, en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, ce serait plié.

Voilà ce que L. avait réactivé : la personne insécurisée en moi capable de tout détruire. L'espace d'une minute, je me suis tenue juste au bord du désastre, et puis j'ai reculé.

L'amie prodigieuse - Elena Ferrante

Enfance, adolescence

Pendant quelque temps, Lila promena fièrement sa tête bandée. Puis elle ôta son pansement et montra à qui voulait la voir sa blessure noire, rougeâtre sur les bords, qui allait de la racine des cheveux jusqu'au front. Puis elle oublia ce qui lui était arrivé et, si quelqu'un fixait la marque blanchâtre qui lui était restée sur la peau, elle faisait un geste agressif qui signifiait : qu'est-ce que tu regardes, occupe-toi de tes affaires ! Elle ne me dit jamais rien, pas même un mot de remerciement pour les pierres que je lui avais tendues ou pour avoir essuyé son sang avec le pan de mon tablier. Mais, à partir de là, elle se mit à me soumettre à des épreuves de courage qui n'avaient plus rien à voir avec l'école.

On se voyait de plus en plus souvent dans notre cour. Nous nous montrions nos poupées l'air de rien, l'une dans les parages de l'autre comme si chacune était seule. De temps en temps nous les faisons se rencontrer pour essayer, pour voir si elles s'entendaient bien. Et ainsi arriva le jour où nous étions devant le soupirail de la cave avec la grille décollée : nous procédâmes à l'échange, elle tint un peu ma poupée et moi la sienne, et de but en blanc Lila fit passer Tina à travers l'ouverture du grillage et la laissa tomber.

J'éprouvai une douleur insupportable. Je tenais à ma poupée en celluloid comme à ce que j'avais de plus précieux. Je savais que Lila était une gamine très méchante, mais je ne me serais jamais attendue qu'elle me fasse un coup aussi cruel. Pour moi ma poupée était vivante, et la savoir au fond de la cave, au milieu des mille bestioles qui y grouillaient, me jeta dans le désespoir. Mais en cette occasion j'appris un art dont je devins par la suite experte. Je retins mon désespoir, je le retins sur le bord de mes yeux humides, à tel point que Lila me lança en dialecte :

« Tu t'en fiches ? »

Je ne répondis rien. J'éprouvais une douleur extrêmement violente, mais je sentais que la douleur de me fâcher avec elle serait plus forte encore. J'étais comme étranglée par deux souffrances : une déjà en acte, la perte de ma poupée, et une potentielle, la perte de Lila. Je ne dis rien et ne fis qu'un geste, sans montrer de dépit et comme si c'était naturel, même si ce ne l'était pas et si je savais que je risquais gros : je me contentai de jeter dans la cave sa Nu, la poupée qu'elle venait de me donner.

Lila me regarda, incrédule.

« Moi aussi, je suis capable de faire comme toi, récitai-je aussitôt à voix haute, épouvantée

- Maintenant tu vas me la chercher.

- Si tu vas chercher la mienne. »

Nous y allâmes ensemble. Dans l'entrée de l'immeuble, sur la gauche, il y avait une petite porte qui conduisait aux caves: nous la connaissions bien. Abîmée comme elle l'était, un des battants ne tenait que sur un seul gond, la porte était bloquée par un verrou qui maintenait ensemble tant bien que mal les deux battants. Tous les enfants étaient tentés, mais en même temps terrorisés, par la possibilité de forcer cette petite porte juste assez pour pouvoir passer de l'autre côté. C'est ce qu'on fit. Nous obtînmes un espace suffisant pour que nos corps minces et souples se glissent dans la cave.

Vous n'aurez pas ma haine - Antoine Leiris

Vendredi soir vous avez volé la vie d'un être d'exception, l'amour de ma vie, la mère de mon fils mais vous n'aurez pas ma haine. Je ne sais pas qui vous êtes et je ne veux pas le savoir, vous êtes des âmes mortes. Si ce Dieu pour lequel vous tuez aveuglément nous a faits à son image, chaque balle dans le corps de ma femme aura été une blessure dans son cœur.

Alors non je ne vous ferai pas ce cadeau de vous haïr. Vous l'avez bien cherché pourtant mais répondre à la haine par la colère ce serait céder à la même ignorance qui a fait de vous ce que vous êtes. Vous voulez que j'aie peur, que je regarde mes concitoyens avec un œil méfiant, que je sacrifie ma liberté pour la sécurité. Perdu. Même joueur joue encore.

Je l'ai vue ce matin. Enfin, après des nuits et des jours d'attente. Elle était aussi belle que lorsqu'elle est partie ce vendredi soir, aussi belle que lorsque j'en suis tombé éperdument amoureux il y a plus de douze ans. Bien sûr je suis dévasté par le chagrin, je vous concède cette petite victoire, mais elle sera de courte durée. Je sais qu'elle nous accompagnera chaque jour et que nous nous retrouverons dans ce paradis des âmes libres auquel vous n'aurez jamais accès.

Nous sommes deux, mon fils et moi, mais nous sommes plus forts que toutes les armées du monde. Je n'ai d'ailleurs pas plus de temps à vous consacrer, je dois rejoindre Melvil qui se réveille de sa sieste. Il a dix-sept mois à peine, il va manger son goûter comme tous les jours, puis nous allons jouer comme tous les jours, et toute sa vie ce petit garçon vous fera l'affront d'être heureux et libre. Car non, vous n'aurez pas sa haine non plus.

Délivrances - Toni Morrison

Et j'ai bel et bien pris mon temps. Ma main est restée fermée en un poing, jusqu'à ce que j'aie le bras raide. J'ai alors déplié l'index. Pan! Comme un pistolet à bouchon. Mme Huxley m'a regardée fixement, puis elle a ouvert la bouche comme si elle s'apprêtait à dire quelque chose. Elle avait l'air scandalisé, incrédule. Mais mon doigt pointait toujours, il a pointé si longtemps que Madame le Procureur a dû me toucher la main et dire : « Merci, Lula » pour me faire baisser le bras. J'ai jeté un coup d'œil à Sweetness ; elle souriait comme je ne l'avais jamais vue sourire auparavant : avec la bouche et avec les yeux. Et ce n'était pas tout. À l'extérieur du tribunal, toutes les mères m'ont souri, et deux m'ont réellement touchée et serrée dans leurs bras. Des pères levaient le pouce pour me féliciter. Le mieux, c'était Sweetness. Le temps qu'on descende les marches du tribunal, elle m'a tenue par la main ... par la main. Elle n'avait jamais fait ça avant et ça m'a surprise autant que ça m'a fait plaisir parce que j'avais toujours su qu'elle n'aimait pas me toucher. Je le voyais bien. Le dégoût se lisait partout sur sa figure quand j'étais petite et qu'elle devait me baigner. Me rincer, en fait, après m'avoir timidement frictionnée avec une lingette savonneuse.

Je priais afin qu'elle me donne une fessée ou une gifle, rien que pour sentir son toucher. Je faisais des petites bêtises exprès, mais elle avait des façons de me punir sans toucher cette peau qu'elle détestait - au lit sans manger, m'enfermer dans ma chambre ; mais le pire, c'était les fois où elle me criait dessus. Quand la peur gouverne, le seul choix pour survivre, c'est l'obéissance. Et j'étais douée pour obéir. Je restais sage, et je restais sage, et je restais sage. J'avais beau être effrayée de comparaître au tribunal, j'ai fait ce que les institutrices-psychologues attendaient de moi.

Brillamment, je le sais, parce qu'après le procès Sweetness est devenue plus ou moins maternelle.

Je ne sais pas. Je suis peut-être seulement plus furieuse contre moi-même que contre Mme Huxley. Je suis redevenue la Lula Ann qui ne rendait jamais les coups. Jamais. Je suis seulement restée allongée pendant qu'elle me dérouillait. J'aurais pu mourir sur le sol de cette chambre de motel si sa figure n'était pas devenue rouge pomme sous l'effet de la fatigue. Je n'ai pas fait un bruit, je n'ai même pas levé la main pour me protéger quand elle m'a giflée et qu'ensuite elle m'a flanqué des coups dans les côtes avant de me défoncer la mâchoire avec son poing, puis de cogner sa tête contre la mienne. Elle était pantelante quand elle m'a traînée pour me mettre à la porte. Je sens encore son pied sur mon derrière, ses doigts tout durs qui me serrent les cheveux sur la nuque, et j'entends encore le craquement de mes os quand j'ai heurté le béton. Coude, mâchoire. Je sens mes bras qui glissent et tentent de retrouver l'équilibre. Ensuite, ma langue qui cherche à travers le sang pour trouver où sont mes dents. Lorsqu'elle a claqué, puis rouvert la porte pour pouvoir jeter ma chaussure dehors, je me suis juste éloignée à quatre pattes comme un chiot qui aurait reçu le fouet, craignant ne serait-ce que de gémir.

Peut-être qu'il a raison. Je ne suis pas la femme. Quand il est parti, j'ai classé l'affaire et fait comme si elle n'avait aucune importance.

Les choses - Georges Perec

Ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils auraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la discrétion nécessaire. Ils auraient oublié leur richesse, auraient su ne pas l'étaler. Ils ne s'en seraient pas glorifiés. Ils l'auraient respirée. Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre.

Ces choses-là ne sont pas faciles, au contraire. Pour ce jeune couple, qui n'était pas riche, mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existait pas de situation plus inconfortable. Ils n'avaient que ce qu'ils méritaient d'avoir. Ils étaient renvoyés, alors que déjà ils rêvaient d'espace, de lumière, de silence, à la réalité, même pas sinistre, mais simplement rétrécie et c'était peut-être pire -, de leur logement exigü, de leurs repas quotidiens, de leurs vacances chétives. C'était ce qui correspondait à leur situation économique, à leur position sociale. C'était leur réalité, et ils n'en avaient pas d'autre.

Mais il existait, à côté d'eux, tout autour d'eux, tout au long des rues où ils ne pouvaient pas ne pas marcher, les offres fallacieuses, et si chaleureuses pourtant, des antiquaires, des épiciers, des papetiers. Du Palais-Royal à Saint-Germain, du Champ-de-Mars à l'Etoile, du Luxembourg à Montparnasse, de l'île Saint-Louis au Marais, des Ternes à l'Opéra, de la Madeleine au parc Monceau, Paris entier était une perpétuelle tentation. Ils brûlaient d'y succomber, avec ivresse, tout de suite et à jamais. Mais l'horizon de leurs désirs était impitoyablement bouché; leurs grandes rêveries impossibles n'appartenaient qu'à l'utopie.

Ils vivaient dans un appartement minuscule et charmant, au plafond bas, qui donnait sur un jardin. Et se souvenant de leur chambre de bonne, un couloir sombre et étroit, surchauffé, aux odeurs tenaces, ils y vécurent d'abord dans une sorte d'ivresse, renouvelée chaque matin par le pépiement des oiseaux.

Ils ouvraient les fenêtres, et, pendant de longues minutes, parfaitement heureux, ils regardaient leur cour. La maison était vieille, non point croulante encore, mais vétuste, lézardée. Les couloirs et les escaliers étaient étroits et sales, suintants d'humidité, imprégnés de fumées graisseuses. Mais entre deux grands arbres et cinq jardinets minuscules, de formes irrégulières, pour la plupart à l'abandon, mais riches de gazon rare, de fleurs en pots, de buissons, de statues naïves même, circulait une allée de gros pavés irréguliers, qui donnait au tout un air de campagne. C'était l'un de ces rares endroits à Paris où il pouvait arriver, certains jours d'automne, après la pluie, que montât du sol une odeur, presque puissante, de forêt, d'humus, de feuilles pourrissantes.

A la recherche du temps perdu - Marcel Proust

Du côté de chez Swann

Chaque baiser appelle un autre baiser. Ah ! Dans ces premiers temps où l'on aime, les baisers naissent si naturellement ! Ils foisonnent si pressés les uns contre les autres ; et l'on aurait autant de peine à compter les baisers qu'on s'est donnés pendant une heure que les fleurs d'un champ au mois de mai. Alors elle faisait mine de s'arrêter, disant : « Comment veux-tu que je joue comme cela si tu me tiens ? je ne peux tout faire à la fois ; sache au moins ce que tu veux ; est-ce que je dois jouer la phrase ou faire des petites caresses ? » ; lui se fâchait et elle éclatait d'un rire qui se changeait et retombait sur lui, en une pluie de baisers. Ou bien elle le regardait d'un air maussade, il revoyait un visage digne de figurer dans la Vie de Moïse de Botticelli, il l'y situait, il donnait au cou d'Odette l'inclinaison nécessaire ; et quand il l'avait bien peinte à la détrempe, au XVe siècle, sur la muraille de la Sixtine, l'idée qu'elle était cependant restée là, près du piano, dans le moment actuel, prête à être embrassée et possédée, l'idée de sa matérialité et de sa vie venait l'enivrer avec une telle force que, l'œil égaré, les mâchoires tendues comme pour dévorer, il se précipitait sur cette vierge de Botticelli et se mettait à lui pincer les joues. Puis, une fois qu'il l'avait quittée, non sans être rentré pour l'embrasser encore parce qu'il avait oublié d'emporter dans son souvenir quelque particularité de son odeur ou de ses traits, il revenait dans sa victoria, bénissant Odette de lui permettre ces visites quotidiennes, dont il sentait qu'elles ne devaient pas lui causer à elle une bien grande joie, mais qui en le préservant de devenir jaloux – en lui ôtant l'occasion de souffrir de nouveau du mal qui s'était déclaré en lui le soir où il ne l'avait pas trouvée chez les Verdurin l'aideraient à arriver, sans avoir plus d'autres de ces crises dont la première avait été si douloureuse et resterait la seule, au bout de ces heures singulières de sa vie, heures presque enchantées, à la façon de celles où il traversait Paris au clair de lune.

Et, remarquant, pendant ce retour, que l'astre était maintenant déplacé par rapport à lui, et presque au bout de l'horizon, sentant que son amour obéissait, lui aussi, à des lois immuables et naturelles, il se demandait si cette période où il était entré durerait encore longtemps, si bientôt sa pensée ne verrait plus le cher visage qu'occupant une position lointaine et diminuée, et près de cesser de répandre du charme. Car Swann en trouvait aux choses, depuis qu'il était amoureux, comme au temps où, adolescent, il se croyait artiste ; mais ce n'était plus le même charme ; celui-ci, c'est Odette seule qui le leur conférait. Il sentait renaître en lui les inspirations de sa jeunesse qu'une vie frivole avait dissipées, mais elles portaient toutes le reflet, la marque d'un être particulier ; et, dans les longues heures qu'il prenait maintenant un plaisir délicat à passer chez lui, seul avec son âme en convalescence, il redevenait peu à peu lui-même, mais à une autre.

Il n'allait chez elle que le soir, et il ne savait rien de l'emploi de son temps pendant le jour, pas plus que de son passé, au point qu'il lui manquait même ce petit renseignement initial qui, en nous permettant de nous imaginer ce que nous ne savons pas, nous donne envie de le connaître. Aussi ne se demandait-il pas ce qu'elle pouvait faire, ni quelle avait été sa vie. Il souriait seulement quelquefois en pensant qu'il y a quelques années, quand il ne la connaissait pas, on lui avait parlé d'une femme qui, s'il se rappelait bien, devait certainement être elle, comme d'une fille, d'une femme entretenue, une de ces femmes auxquelles il attribuait encore, comme il avait peu vécu dans leur société, le caractère entier, foncièrement pervers, dont les dotsa longtemps l'imagination de certains romanciers.

2084 - Boualem Sansal

Dieu est ardent, vivre pour lui est exaltant.

Mais tout cela, il s'en convainquit à vue d'œil, c'étaient des mots qui avaient pu être gravés dans sa mémoire à la naissance, des automatismes à retardement insérés dans ses gènes et constamment perfectionnés au fil des âges. Et, tout à coup, il eut la révélation de la réalité profonde du conditionnement qui faisait de lui, et de chacun, une machine bornée et fière de l'être, un croyant heureux de sa cécité, un zombie confit dans la soumission et l'obséquiosité, qui vivait pour rien, par simple obligation, par devoir inutile, un être mesquin capable de tuer l'humanité entière sur un claquement de doigts.

La révélation l'illumina, lui faisant apparaître l'être surnois qui le dominait de l'intérieur et contre lequel il voulait se révolter...et ne le voulait pas vraiment.

La contradiction était flagrante, et indispensable, elle était le cœur même du conditionnement! Le croyant doit continûment être maintenu en ce point où la soumission et la révolte sont dans un rapport amoureux la soumission est infiniment plus délicieuse lorsqu'on se reconnaît la possibilité de se libérer, mais c'est aussi pour cette raison que la mutinerie est impossible, il y a trop à perdre, la vie et le ciel, et rien à gagner, la liberté dans le désert ou dans la tombe est une autre prison. Sans cette connivence, la soumission serait un état vague qui ne permet pas d'éveiller la conscience du croyant à son absolue insignifiance, encore moins à la munificence, la toute-puissance et l'infinie compassion de son souverain.

La soumission engendre la révolte et la révolte se résout dans la soumission : il faut cela, ce couple indissoluble, pour que la conscience de soi existe. Telle est la voie, on ne connaît le bien que si on sait le mal, et inversement, en vertu de ce principe qui veut que la vie n'existe et ne se meuve que dans et par l'opposition de forces antagoniques. En chacun a été logé un esprit étrange et retors, il pense la vie, le bien, la paix, la vérité, la fraternité, la douce et rassurante pérennité, et les pare de toutes les vertus, mais ne les recherche, et avec quelle passion, qu'à travers la mort, la destruction, le mensonge, la ruse, la domination, la perversion, l'agression brutale et injuste. Et ainsi la contradiction disparaît dans la confusion, le tiraillement entre le bien et le mal cesse, étant deux modalités d'une même réalité, comme l'action et la réaction font un, à égalité, pour assurer l'unité et l'équilibre. Supprimer l'un supprime l'autre. Dans le monde d'Abi le bien et le mal ne s'opposent pas, ils se confondent puisqu'il n'y a pas de vie pour les reconnaître, les nommer et construire la dualité, ils sont une seule et même réalité, celle de la non-vie, ou de la morte vie.

Moi, Malala - Malala Yousafzai

Je lutte pour l'éducation et je résiste aux talibans

À peine Usman Bhai Jan eut-il compris ce qui s'était passé qu'il conduisit la camionnette à l'hôpital central du Swat à tombeau ouvert. Les autres filles pleuraient et hurlaient. Je gisais sur les genoux de Moniba, la tête et l'oreille gauche en sang. Nous avions à peine roulé qu'un policier nous arrêta et commença à poser des questions, nous faisant perdre un temps précieux. Une fille me tâta le cou pour chercher mon pouls. « Elle est vivante ! cria-t-elle. Nous devons la conduire à l'hôpital, laissez-nous et capturez l'homme qui a fait cela ! »

Pour nous, Mingora a l'air d'une grande ville, mais en réalité, c'est une petite bourgade et la nouvelle se répandit rapidement. Mon père était au Club de la presse du Swat pour une réunion de l'Association des écoles privées, et il venait de monter sur le podium pour prononcer un discours quand son mobile sonna. Reconnaisant le numéro de la Khushal School, il passa l'appareil à son ami Ahmad Shah pour qu'il réponde. « On a tiré sur le bus de ton école », lui chuchota celui-ci d'une voix pressante. Mon père blêmit. Il songea immédiatement que j'étais peut-être à bord du véhicule. Puis il essaya de se rassurer, se disant que c'était peut-être un garçon, un amoureux jaloux qui avait tiré un coup de feu en l'air pour faire honte à sa bien-aimée.

La réunion à laquelle il participait était une assemblée des quelque quatre cents directeurs d'écoles venus de tout le Swat pour protester contre le projet du gouvernement d'imposer une autorité de régulation centrale. En tant que président de cette association, mon père, se disant qu'il ne pouvait pas abandonner tout ce monde, prononça son discours comme prévu. Mais son front perlait de sueur et pour une fois, personne n'eut besoin de lui faire signe d'abrégé.

À peine eut-il terminé qu'il n'attendit pas de se mélanger à l'auditoire et se précipita à l'hôpital avec Ahmad Shah et un autre ami, Malik Riaz, qui avait une voiture. L'hôpital n'était qu'à cinq minutes de là. Ils y trouvèrent une foule massée devant et des photographes et caméras de télévision. C'est là qu'il eut la certitude que c'était moi.

Son cœur cessa de battre. Il fendit la foule et courut sous les flashes dans l'hôpital. À l'intérieur, j'étais allongée sur une civière, la tête pansée, les yeux clos et les cheveux épars. « Ma fille, tu es ma courageuse fille, ma magnifique fille », répétait-il en m'embrassant le front, le nez et les joues. Sans savoir pourquoi, il me parlait en anglais. Je crois que j'ai senti qu'il était là, même si j'avais les yeux fermés. « Je ne peux pas l'expliquer, mais j'ai senti qu'elle réagissait », affirma mon père. Plus tard, quelqu'un raconta que j'avais souri. Mais pour lui, ce n'était pas un sourire, mais seulement un minuscule et magnifique moment, car il sut qu'il ne m'avait pas perdue pour toujours.

Des fleurs pour Algernon - Daniel Keyes

Sixième conte randu

8 mars. J'ai peur. Des tas de jens qui travaillent au collège et tous ceux de l'école de médecine son venu me souhaité bone chance. Burt m'a aporté des fleurs. Il a dit qu'elles venait des jens du service psycho. Il m'a souhaité bone chance. J'espère que j'ai de la chance. J'ai ma pate de lapin et ma pièce porte boneur et mon fer a cheval. Le Dr Strauss a dit ne soi pas si supersticieux Charlie. C'est de la sience. Je ne sais pas ce que c'est que la sience mais ils me répète tous ca. Peut être que c'est quelque chose qui vous aide a avoir de la chance. En tous cas je garde ma pate de lapin dans une main et ma pièce porte boneur dans l'otre avec un trou dedans. Dans la pièce je veux dire. Je voudrai emporté mon fer a cheval avec moi mais il est lour alor je le laisserai simpleman dans ma veste.

Joe Carp m'a aporté un gateau au chocolat de la part de Mr Donner et de tou le monde a la boulangerie et ils espère que je serai vite rétabli. À la boulangerie ils croit que je suis malade passe que c'est ce que le Pr Nemur a dit que je devais leur dire. Mais rien au sujet de l'opérassion pour devenir un télijen. C'est un secrè pour le moman au cas ou elle ne mar-cherait pas ou que quelque chose aile mal.

Puis Miss Kinnian est venu me voir et elle m'a aporté des magazines a lire et elle avait l'air plutot nerveuse et inquiète. Elle a arangé les fleurs sur ma table et a mis tout bien en ordre et pas en désordre comme je fais. Et elle m'a mi un oreiler sous la tête. Elle m'aime bocou pasque je m'eforce très fort de tout aprendre pas come d'otre au cour d'adultes que ca n'intérese pas vraiman.

Elle veut que je devienne un téligen je le sais. Ensuite le Pr Nemur a dit que je ne pouvais plus recevoir de visiteurs puisqu'il faut que je me repose. J'ai demandé au Pr Nemur si je pourrais battre Algernon à la course dans le bintin après l'opération et il a dit peut-être bien. Si l'opération réussit bien je montrerai à cette souris d'Algernon que je peux être aussi un téligen qu'elle et même plus. Et je pourrai mieux lire et ne pas faire de fautes en écrivant et apprendre des tas de choses et être comme les autres élèves des écoles. Alors mon vœu c'est ça qui surprendra tout le monde. Si l'opération réussit et que je deviens plus un téligen peut-être que je pourrai retrouver maman et papa et ma petite sœur et leur faire voir. Ça va être une surprise pour eux de me voir un téligen comme eux et comme ma petite sœur.

Le Pr Nemur dit que si elle réussit bien et définitivement ils pourront rendre d'autres gens comme moi un téligen eux aussi. Peut-être des gens dans le monde entier. Et il a dit que ça signifiait que je vais faire quelque chose de grand pour la science et que je serai célèbre et que mon nom restera dans les livres. Je ne tiens pas tellement à être célèbre. Je veux simplement devenir un téligen comme les autres de manière que je puisse avoir des tas d'amis qui m'aime bien.

Il m'en a rien donné à manger aujourd'hui. Je ne sais pas ce que manger a à faire avec devenir un téligen et j'ai faim. Le Pr Nemur a apporté mon gâteau au chocolat. Ce Pr Nemur est un vieux ronchon. Le Dr Strauss a dit qu'on me le rendra après l'opération. On ne peut pas manger avant une opération. Pas même du fromage.